

La pensée heureuse
À propos de *Essai sur une pensée heureuse* de Pierre
Vadeboncoeur

Pierre Ouellet

Numéro 45, été 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15011ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellet, P. (1990). La pensée heureuse : à propos de *Essai sur une pensée heureuse* de Pierre Vadeboncoeur. *Moebius*, (45), 105–117.



REFLEXIONS

— *Où sont les hommes?*
reprit enfin le petit prince.
On est un peu seul dans le désert...

— *On est seul aussi chez les hommes,*
dit le serpent.

Antoine de Saint-Exupéry

LA PENSÉE HEUREUSE

(À propos de *Essai sur une pensée heureuse* de
Pierre Vadeboncoeur)
Pierre Ouellet

Le Bonheur comme Préférable
absolu
Robert Misrahi

Le bonheur, depuis peu, se pense : il n'est plus honteux d'être heureux. On ne cache plus sa joie, comme, autrefois, sa peine. Autrefois? Avant que Rousseau vînt, disons. Malherbe séchait les larmes de Du Perrier, non pas les siennes. Bossuet consolait l'Homme, non pas lui-même, devant la mort, notre sort commun. Le malheur était «général», si je puis dire, impersonnel, n'appartenait pas en propre à qui écrit : n'était pas *son* malheur. Celui-là se terrait, profond, sous la misère de tous. Sauf exception : Pascal devant son gouffre — qui, toutefois, jugeait son moi, sous le masque qu'y posait la peine, bien haïssable. Il en fut de même jusqu'à Voltaire, inclus — «dernier des philosophes heureux», écrivait Barthes. Zadig rit de ses infortunes, et nous sourions encore des malheurs de Candide — comme on moquait, enfant, ceux de Sophie. Puis, enfin : Jean-Jacques vint, Jean-Jacques fut — et, avec lui, la marée des pleurs. Les larmes seules fixeraient les mots sur le papier, sans elles

trop volatiles, sans elles trop légers. La langue et la pensée éclatèrent en sanglots, l'âme fut en nage. L'Homme était entré dans l'ère, qui dure encore, de la Conscience malheureuse.

Comment s'en sortir? Le bonheur n'est-il pas un leurre, fausse-porte, trompe-l'oeil dans le mur du mal, de la peur, de l'horreur? De quel heur parler, après Auschwitz, qui remette d'un coup toutes les aiguilles à zéro, à midi... sans rien concéder à l'oubli, à la cécité, au brouillard et à la nuit? Il faut que la conscience heureuse batte, sur son propre terrain, la malheureuse — sans rien laisser à l'inconscience, et encore moins à l'inconscient, d'où tout remonte un jour que trop de nuit refoule, que trop de rêve occulte. Comment, de nouveau, la vie peut-elle couler de source, suivre son cours, rapide et impétueux, sans, comme on dit, *noyer le poisson* : le Léviathan, incarnation du Mal, suppôt du Pire, qui sillonne les mers de Dachau à Nagasaki, d'Hiroshima à Buchenwald? Job fut le patron, longtemps, de l'écrivain, du philosophe, qui ne parlèrent plus, ne pensèrent plus que sur ce tas d'ordures : l'Histoire du monde, ramassis d'affres, qui fermentent encore autour de nous.

Mais trêve de conscience chagrine. La langue ne nous a pas été donnée pour rivaliser d'horreur avec l'histoire, le disputer en violence au monde. Un autre modèle existe, pour le poème et la pensée, dans l'après-Job : le Chant des chants — qui dit enfin : toute langue est pur amour. Gazelle dans un sein, faon sur les lèvres, ou toute chose du genre. Non plus le triste parapluie ni la sinistre machine à coudre sur l'horrible table de dissection, mais la femme enfin — c'est-à-dire l'Aimé(e) — face à qui toute chose est métaphore, ultime allégorie. Le mot aime la chose qu'il nomme. Même le mot haine aime la haine. Une histoire sérieuse, non pas l'aventure d'un jour, lie la langue au monde : comme pour la vie, jusqu'à la mort. Les linguistes se trompent : le mot couteau tue, lui aussi, autant que la chose, et en son absence, comme dans son dos, hypocritement, lâchement. Le poème suit, comme son ombre sur le mur le meurtrier qui fuit, l'Histoire de près — repasse après sur les lieux du crime, effaçant toute trace de sang dans plus de sang encore, mêlé aux larmes. On ne s'en tire pas, de cette sale Histoire, en la

contant seulement : pour émouvoir. Il faut passer au-delà : dire ce qu'il y a après la mémoire, dire le temps d'après le temps. Et le grand âge de la Consolation : *Du miel laisseront tomber tes lèvres, ma soeur épouse, du miel et du lait sous ta langue.*

Que le bonheur *relève* le malheur enfin, qui traîne depuis trop longtemps dans la boue, dans la poussière. *L'Aufhebung*, c'est ça, aussi : prendre la Négation par la main, soulever la Négativité par l'épaule. Faire la charité à la Peine, qu'elle se relève joie, se révèle heur, qu'un masque d'horreur cachait, qu'un poids de malheur couchait au sol. Pour cela, bien sûr, il y a la parole; il y a la pensée heureuse.

Misrahi était passé par là, sur les sentiers désertiques où la conscience se meurt, il y a déjà quelques années, avec son *Traité du bonheur* (sa *Construction d'un château* surtout); il y est repassé récemment avec *Les actes de la joie*¹. Vadeboncoeur, aujourd'hui, prend le témoin : lui aussi dira, pensera, non plus la course au malheur à quoi l'homme du progrès se complaît, voué qu'il est au pire dans toute quête du meilleur, mais l'instant arrêté de l'amour, cette béance du temps de l'histoire sur *l'autre temps*, royaume sans roi ni reine, où il n'y a que des sujets — sujets à rien d'ailleurs, qu'à eux-mêmes, qu'à cet amour en eux qui les sacre gueux, les couronne gueuses, pauvres de tout sauf d'âme. *Essai sur une pensée heureuse* — et réussite aussi, comme on dit de telle tentative qu'elle est *heureuse*, qui comble un manque —, ce nouveau livre de Vadeboncoeur (Boréal, 1989, 169 p.) nous le dit assez : «l'amour est entièrement contenu dans une pensée, dense et absolument heureuse. Et il est cette pensée».

L'origine de la philosophie, bien sûr, s'en trouve toute revisitée, réinvités que nous sommes au tout premier *Banquet*, sur l'Acropole, où la *philia* le disputa en sagesse à la *sophia* — quoi de l'amour ou de la connaissance peut dire le mieux le mystère où l'on est? Voilà la première question — à partir de quoi poésie et pensée se partagèrent les réponses, chacune allant de son côté : le poème à la *philia*, tout entier tourné vers le langage, organe de l'émotion, et la pensée vers la *sophie*, toute orientée par la logique, le nerf de la raison. Et l'homme vécut séparé : son coeur ne battant

plus que la culpabilité du sentiment, et son cerveau se débattant seul avec le poulpe des idées, des raisonnements. Des morceaux de l'être jonchèrent le sol, qui furent le fruit d'une telle dispute, l'effet pervers d'une telle, commode(?), séparation. Notre malheur est grand, depuis, de vivre ainsi, distant de soi : notre pensée et notre amour à mille lieues l'un de l'autre. L'amour ne se pensant plus, et la pensée, si j'ose dire, ne s'aimant pas : *philia* et *sophia* faisant chambre à part.

Mais la pensée amante, et l'amour savant, où quelque chose se sait dans l'expérience d'aimer, et quelque chose *s'éprouve* dans l'expérience de la méditation, ressurgirait tôt ou tard. Aujourd'hui même : l'identité profonde de l'amour et de la pensée, leur complicité de toujours, leur lien intime, leur aventure amoureuse depuis tout temps tenue secrète, éclate au jour. Et c'est à l'occasion, rare, d'un essai sur l'Amour : *l'amour s'essaie à la pensée, et réussit*. Sa démonstration est la suivante : parler de moi, c'est me parler (comme on dit : parler une langue), penser à moi, sur moi, c'est me penser : penser *amoureusement*, embrassant son objet comme on étreint enfin, la tenant dans ses bras, sa raison d'être, l'existence de chair de la pensée elle-même, cette grande Absente.

Vadeboncoeur met le doigt sur ça : l'invisible point, sur la carte commune du Tendre et du Savoir, où Cythère et Olympe se touchent, île de *philia*, mont de *sophia*, au milieu de Nulle part. On ne pense pas ailleurs que dans son corps aimant, on n'aime pas autre part que dans le même corps pensant : le passage du Nord-Ouest entre le cœur et l'esprit est à chaque instant franchi; l'Arcadie du poète, l'Atlantide du sage, sont un même continent, non plus noir, mais, comme le mur aboli entre aimer et penser, transparent, plus clair que l'air. C'est un retour à la case de départ : Éphèse en feu — quand Héraclite, oracle savant, amoureux aruspice, déclara le *logos* : amour et science *inséparables*, à l'instar de ces oiseaux qui vivent par couple, nommés ainsi parce que l'un ne survit pas à la perte de l'autre.

Parler amour (comme on dit, encore une fois, parler français), c'est mettre les mots à la portée des choses, dont le concept, souvent, les éloigne. C'est redonner la parole à

ce dont elle parle, qui est sa seule véritable source. Car nous prenons des mains du monde ce que nous en disons — lui enlevant les mots de la bouche, littéralement, laissant tout l'être amuï, bouche bée, bouche d'ombre, devant les noms dont on l'appelle. Parler amour serait donc cela : donner sa langue et sa parole à ce qui se tait le plus, dont l'idée même n'existe pas encore : «y a-t-il un concept d'un pas qui vient dans la nuit, d'un cri, de l'éboulement d'une pierre dans les broussailles? De l'impression que fait une maison vide?», se demande Bonnefoy, le poète de *L'Improbable*. Y en a-t-il un de l'être aimé? de l'objet d'amour?, ajoutera-t-on. C'est ce que le livre de Vadeboncoeur ne cesse de demander : mais à la langue, à la parole elle-même, aux mots qui, dans le poème, par exemple, ou dans le récit, soignent les choses que notre vain bavardage aura blessées. C'est dans le soin qu'on prend du langage, seulement, qu'on a souci de l'être aimé, qu'on veille sur lui le mieux, le choie le plus — donnant aux choses de l'amour les noms et les surnoms qui leur conviennent.

Vadeboncoeur porte un soin extrême aux «mots de tous les jours», comme dirait Claudel, qui sous sa plume ne sont plus «les mêmes», transfigurant jusque ce qu'ils disent, devenu autre, infiniment, comme est étrange la figure aimée dès lors qu'on se met à la décrire, à en parler. Toute pensée amoureuse fait être l'aimé jusqu'en l'absence où lui écrire, lui adresser de loin la parole, met sa présence en perspective — depuis le point de fuite, et la distance focale, qui donnent au regard de l'amant le point de vue des mots les plus justes sur ce qu'il veulent dire.

Depuis *L'Absence*, Vadeboncoeur ne fait pas que parler de mais à ce dont il parle, l'objet de la parole ou de la pensée amante étant aussi, nécessairement, son destinataire, plus : son dédicataire. On dit d'une pensée qu'elle est vouée, par exemple, à l'éthique, au politique : celle-ci, de Vadeboncoeur, est plus que vouée, dévouée, en fait, et dédiée tout à cet «objet», auquel elle s'adresse, directement, devenu «sujet» — l'érotique étant, puisqu'il faut bien nommer ainsi toute philosophie de l'amour, le don de vie, et de parole, aux choses elles-mêmes dont il est parlé, qui sont choses par-

lantes, en fait, à l'écoute desquelles penser amoureusement serait seul possible.

«L'amour, en état de pensée, ne fait pas seulement penser, il vit ce qu'il pense» (p. 17), dit Vadeboncoeur. Penser, alors, est une *sensation*. Chaque idée, née au contact, même lointain, de l'être aimé, devient émotion — source d'un mouvement. Il écrit aussi : «l'immobilité de l'âme amoureuse est encore du mouvement mais c'est un mouvement qui ne déplace aucune chose», puis : «je n'étais alors que mouvement fermé vers vous» (p. 21), parlant ainsi de la «force incluse», de la *gravité* intérieure, en quoi tout tombe, en soi, sans changer de place, apparemment, parce que c'est comme dans un ciel infini.

Il n'y a pas de sol au sentiment d'aimer, pas de fondement — l'on passe tout de suite, sans résistance, du firmament aux plus profonds sous-sols, qui sont du même vide, et du même air. «L'amour [est] ainsi amené dans un monde qui n'est pas une réplique du dehors» (p. 20), mais n'en est pas pour autant fictif. Ce monde, comme celui du roman, par exemple, dépend de près de la pensée et de la parole qui l'animent, elles-mêmes prises à l'Objet d'un tel monde, qui est l'être aimé, l'objet d'amour, seul héros, seule héroïne. L'amour, cette «cause qui s'alimente à son propre effet», cette source qui boit à la source qu'elle fait jaillir» (p. 56), n'est pas *romanesque* au sens habituel du terme, mais parce qu'à l'instar de tout univers de roman il se crée depuis sa propre création. Les personnages, les péripéties, qui font une histoire d'amour, n'existent pas hors d'elle, à laquelle, pourtant, ils donnent naissance.

Fabrice et Clélia, ou la Sanseverina, sont le fruit du monde qu'ils sèment, derrière eux, où leurs amours ont lieu : ils récoltent ce qu'ils sont de ce que devient l'univers qu'ils plantent, au fur et à mesure qu'y croît telle ou telle branche, telle ou telle racine, où passe la sève unique à quoi l'on doit à la fois le fruit créé et la graine, dedans, créant.

Il n'est pas indifférent que Vadeboncoeur ait placé son livre sous l'invocation de Stendhal, incarnation de la pensée romanesque et amoureuse, et moins indifférent encore que *l'Essai sur une pensée heureuse* ait été, à l'origine, un roman, abandonné, inachevé, fragmenté, dont nous lisons

aujourd'hui les pièces détachées, *membra disjecta* dont le corps entier gît quelque part dans les brouillons détruits, brûlés. Car la pensée vécue, et non seulement pensée, en quoi consiste, nécessairement, l'amour pensant, ne peut pas vivre, donner à vivre, sans cela : cet autre monde, deuxième royaume, qui fait un dehors tout autre au dedans de soi, un étrange extérieur dans son for intime, si familier, par quoi chaque pensée prend, littéralement, une indubitable réalité, s'incarnant toute dans ce suppôt : la chose aimée, la chose pensée.

Chaque idée, d'une telle pensée, est le personnage d'une histoire que l'amour pensant se raconte : fabriquant un monde où il pourra enfin, sans obstacle et sans limite, se réaliser. Un tel monde n'est pas, bien sûr, «réplique du dehors», mais réplique *au* dehors, lui répondant comme le fait, dans la correspondance amoureuse, le destinataire d'une toute première lettre de la personne aimée. Il donne la réplique au réel dans un imaginaire qui le comprend, l'inclut sur une même scène, où chaque parole est à la fois dite par l'absence qu'incarnent les personnages, supports de la fiction, et par la présence redoublée des acteurs, en chair et en ombre, qui sont êtres du monde. Autrement dit : il faut une autre réalité, toujours, qui relaie la première, matérielle, dans l'imagination de ceux qui la vivent, non seulement en fait, mais en pensée, aussi, qui n'est pas moins *réelle* : réalisante.

C'est pourquoi derrière tout essai, digne de ce nom, il y a l'ombre qu'il projette d'un monde que raconte et décrit le roman qu'il n'est pas, qu'il n'a pu être, n'a pas été. Ce que dit l'essayiste est re-dit, en quelque sorte, sur une arrière-scène, par le personnage qu'il n'a pas inventé, mais que ses propres pensées se donnent, auxquelles le monde premier ne suffit pas, l'idée véritable vivant seulement dans le deuxième royaume, où l'Absence se peut, et tout se peut, qu'un héros, une héroïne, incarnent sans que cette *autre chair* ne leste le réel d'aucun poids. «Isolant exclusivement des moments de l'amour-pensée, de l'amour-désir», Vadeboncoeur opère «une sélection d'instant dans ces histoires [le roman détruit] qui ne sont au fond que des récits en trompe-l'oeil» (p. 12) — l'histoire est une applique, seule-

ment, sur le mur du monde, représentant un autre monde dont la profondeur infinie est illusoire, mais donne à la pensée la place qu'il lui faut pour se déployer en tout sens sur son objet, surtout quand celui-ci a les dimensions de l'amour.

L'*Essai sur une pensée heureuse* sera donc l'évocation d'un tel espace romanesque, sans son décor complet — bribes du paysage secret où va le sens de nos pensées les plus aventureuses, qui fouillent les futaies, seulement, non pas la plaine entière. *La Chartreuse* est l'évantaïl grand ouvert du paysage de l'amour, que Vadeboncoeur referme à demi, pour qu'on n'en voie que quelques motifs, les plus saillants, où s'en devine le sens, bien plus qu'il ne s'impose. Et nous lisons ces fragments, ces «pensées», comme la condensation d'une histoire qui leur fait fond, dont les plis cachent et suggèrent à la fois l'expérience d'aimer où prend impérativement sa source une telle pensée aimante.

Une telle pensée, qui embrasse ce qu'elle pense d'une même étreinte que Fabrice sa chère Clélia, inaccessible, vise *autre chose* dans l'amour que son accomplissement immédiat : elle tente plutôt d'approcher, comme l'amant l'aimée, ces petits instants du retardement, où l'objet d'amour se refuse en même temps que quelque chose en lui, qui le dépasse, se donne, qu'il a de plus précieux à offrir. Toute pensée guette, serait-elle la plus métaphysique, ce rare moment où son objet, semblant se refuser à elle, se donne, en fait, dans toute sa vérité, qui lui est interdite — car c'est à son insu que l'être se révèle à la pensée, comme à l'amour, qui font leur pain de cet insu, de cet inouï, cet inédit, cet interdit. C'est l'insoumise dans l'aimée — ce qui résiste à la pensée —, qui fait que le réel lui-même se trahit, soudain, parlant enfin dans «l'éclat d'un visage», une «agitation», un regard fixe ou un silence, où ce n'est plus la personne même de l'aimée qui se donne, et qu'on prend, mais quelque chose que l'on surprend en elle, qui s'offre contre son gré, dans «une force accourue contre quiconque», écrit Vadeboncoeur (p. 59). «Ce que l'on veut de l'autre personne, elle ne peut le donner, même si elle s'avisait de le vouloir. C'est autre chose» (p. 46), écrit-il encore,

et ceci, que je cite de tout son long, qui est le coeur battant de tout le livre :

Ce que l'amour tend à aller trouver et toucher exclusivement, dans une personne, dans la personne unique qui retient toute sa faveur, c'est une seule chose, presque indicible, et d'une découverte extrêmement improbable, la chose la mieux défendue, de beaucoup la plus dangereuse, et dont cette personne n'a d'ailleurs pas une conscience claire, n'ayant jamais identifié ce qu'elle défend ainsi qui l'agite, lui fait peur, se fait anticiper négativement de la sorte, risque de la mettre dans d'extrêmes états (p. 41).

Aimer dépasse tout bon-vouloir, comme penser passe outre au bien-pensant. Là seul où la volonté se plie au désir qui emporte tout l'être, quelque chose se peut qu'on appelle l'amour — tout comme la pensée *se penche* sur ce qu'elle pense, dont le désir, plus fort que tout, la lie, la courbe, roseau que son reflet dans l'eau attire, et chêne, même, que son ombre désirée fait se ployer. Voilà : quelque chose ploie, en soi, s'arque sous le désir, « cette force plus forte » (p. 37), que le fait d'aimer relève, non pas pour le dresser, le redresser, mais lever telle une proie cet interdit qui cède au plus secret de l'être, et qui nous hausse, en fait, bien au-dessus de nous.

Il y a *fléchir* dans réfléchir, qui montre que la raison comme l'amour *se penche*, d'abord, sur les miroirs du monde, pour y surprendre quelque reflet. La pensée heureuse n'impose pas ce qu'elle pense à son objet, mais fait surgir en lui ce qui s'impose de soi, de l'intérieur, pliant l'objet pensé à l'impensé dont il est fait, non conscient du tout de ce qu'il est; l'amour, de même, s'impose à l'être aimé depuis cette force, plus forte que lui, qui le trahit à tout instant dans tel regard, démentant la parole, tel geste, désavouant le refus, telle agitation de tout le corps, et de l'âme, déniait le sens apparent de tel ou tel propos. Car l'amour s'adresse à l'inconnu, dans l'autre, que l'autre même ignore — tout comme penser vise, dans son objet, ce qui n'est pas encore pensé, faisant son but de l'étrangeté.

Tout l'oeuvre de Vadeboncoeur est une éthique de la pensée : une érotique, ici — disant l'amour qu'il y a dans

l'acte même de méditer, qui est regard amoureux sur son objet, même le plus lointain, même le plus absent.

La *fin' amor* est le fin du fin de tout savoir : quand à force de fluidité, de subtilité, il s'efface tout entier devant la chose qu'il sait — ainsi l'amant devant l'aimée. Et la langue même, en quoi cette pensée prend corps, dira magnifiquement, par sa fluidité à elle, l'évanouissement de ce corps dans son propre désir. Le trouvère *trouvait*, parce que son désir ne cherchait rien, était à soi sa propre découverte, la vérité atteinte.

Le chercheur vrai, de la pensée heureuse, *se* cherche, bien plus qu'aucun objet, dans l'acte même de chercher : comme l'amant et l'aimée se trouvent tout entier dans l'acte inaccompli d'aimer, qui est sans objet qu'eux-mêmes, jamais vraiment réalisés. La finalité de la pensée, comme du désir, est sa propre régénérescence à chaque nouvel acte de connaissance, qui la relance sans fin, à partir, toujours, de son improbable accomplissement.

La pensée *courtoise* serait, comme l'amour du même nom, quête sans relâche de cette vérité supérieure en quoi consiste la quête elle-même : progressive découverte de tout ce qu'elle ne découvrira jamais, qui fait l'essence mystérieuse, énigmatique, de toute expérience de pensée : ce contact, si subtil soit-il, avec l'inconnu. «Faire le mouvement de chercher, de tendre. C'est un mouvement dans lequel on ne doit pas penser qu'il n'y ait aucun bonheur. Cette anticipation comporte une certaine réalisation de son espoir. Le manque est un peu de joie», écrit Vadeboncoeur, et plus loin : «Aimer est déjà réalisation d'un amour, si éloigné qu'il soit d'être reçu» (p. 67). Il n'y a pas de pensée ou d'amour déçu qui se savent tout entier dans le mouvement même qui les tend vers leur objet — chaque rendez-vous donné, même raté, anticipant même ce qui n'aura pas lieu, comme un moment de joie, inespéré. «Le désir amoureux est l'amour même. Ce n'en est pas seulement l'annonce ou un stade préparatoire» (p. 68), parce qu'en lui s'expérimente déjà la totalité de l'être aimé, incluant son Absence, sa propre Négativité, qui le fait encore plus *autre*, plus étranger, de ne pas appartenir en propre à l'amant, de ne pas en être possédé. L'Inconnu où son éloignement place l'être

aimé le fait plus grand que sa présence, en quoi ne s'accomplit jamais qu'une face de sa personne, tout entière prise dans l'étroit masque du vis-à-vis : la positivité de la présence est négation, en fait, de tout le possible imaginable où le passé lointain et l'avenir imprévisible de l'objet d'amour, tout autant, d'ailleurs, que son éloignement physique, font naître sur son visage infiniment envisagé, indéfiniment désiré.

L'amour et la pensée obéissent à une tout autre perspective que la vue, où la dimension des objets perçus est inversement proportionnelle à leur distance du sujet percevant; ici l'éloignement grossit les objets, il les grandit : l'inconnu est toujours plus grand, plus vaste, que le connu, le familier, le proche, et l'aimée prend les dimensions d'une Absence interminable quand elle n'est plus sous les yeux de l'amant, qui se portent dès lors sur tout ce qu'ils voient comme si c'était les traces de sa présence agrandie, continuée, magnifiée. Vadeboncoeur écrit : «La présence crée la nécessité de sa propre continuation. Ce qui s'éloigne engendre du même mouvement une vive sensation de présence», puis, s'adressant directement à l'aimée, par-delà l'absence où elle le laisse, ceci : «Vous me laissez en partage la négativité active de votre image» (p. 69), qui dit comment l'amour *relève*, encore une fois, présence et absence, positivité et négativité, dans une autre présence, qui est présence de l'*autre*, radicalement, en quoi le sujet amoureux s'éprouve tout autant que dans le face à face avec l'objet d'amour.

Mais attention : il ne s'agit pas, ici, de quelque éthique de la privation, d'une quelconque morale de l'ascèse amoureuse, de quelque néo-platonisme. Mais plutôt d'un redoublement de la présence, où le moi peut se sentir l'autre et celle-ci être sentie soi, dans le désir sans obstacle que l'amant porte à l'aimée en son absence. Il n'y a qu'une autre façon d'éprouver ce surcroît de présence, et c'est la totale étreinte, où l'aimant et l'aimée se perdent, intégralement, toute identité confondue, comme dans l'extrême éloignement, l'extrême recul. L'absence de distance s'éprouve doublement : dans l'absolue proximité de l'embrassement

le plus complet, et dans l'intervalle infini que la moindre séparation creuse entre les amants.

La pensée heureuse s'éprouve de même façon : étreignant à distance son impossible objet, dont elle vit le désir de si près que c'est comme si elle en jouissait. Elle remet ainsi toute chose, que sa trop grande proximité ou son trop grand éloignement rendait floue, brouillait, au *foyer* de la pensée, que la parole seule ajuste sur le monde.

L'éthique de la pensée amoureuse, c'est-à-dire l'érotique de la méditation, c'est cette manière-là, pour l'amant ou le penseur, devenus seule et même personne, d'étreindre jusque la distance qui le sépare de son objet, d'amour ou de pensée, en sorte que tout ce qui s'inscrit dans cet intervalle, qui est infini, entre l'objet et le sujet, reçoive quelque chose de cet amour et de cette pensée, rejaillissant sur tout depuis l'impossibilité qu'il y a, fondamentalement, qu'une seule cible soit atteinte. Il faut une pensée, non plus de la conquête d'objets présents, à posséder, en leur positivité — ce qui laisse en restes dans l'Histoire toutes les formes du Non, s'incarnant toutes, ineffaçables, dans le Désastre —, mais de la quête sans fin de l'existence négative, de la présence ôtée (voir p. 69), où l'objet continue d'être en son absence, qui en renforce la présence dans le désir prolongé.

Le bonheur est à ce prix, d'une dépossession, où c'est le mouvement même de l'amour et de la pensée vers leur objet, et non ce dernier, qui est atteint, comme on l'est d'un mal, qui serait un bien. Il n'y a pas de cible à l'acte d'aimer, ou de penser, qui n'ont que faire d'un tel langage militaire; il n'y a pas de tir à ajuster pour aimer et penser son objet, qu'on ne peut que rater. L'amour et le penser sont des flèches folles, qu'aucune direction, aucun sens ne contraint, lancées qu'elles sont du haut des airs, tombant plutôt, ou cherchant au hasard le ciel, et dont l'amoureux et le penseur eux-mêmes sont les victimes, ou les bénéficiaires — c'est tout un. Être frappé par cela : l'amour et la pensée insensés, c'est être grâcié. Et les marques de la grâce, qui n'ont rien à voir avec les stigmates par quoi l'âme confirme le corps en le niant, s'expriment toutes dans le don des langues, le présent reçu de la parole, le legs d'une écriture où c'est le monde lui-même qui s'offre à chaque phrase, chaque chose

plus présente encore d'être absente du nom qu'on lui donne, où elle rayonne, irradie, multipliée à l'infini.

Bien sûr, tout cela ne va pas sans quelque deuil. L'homme a, parfois, le bonheur triste. Rien ne l'en console : la joie comprend la peine, tout comme l'amant embrasse à distance l'aimée avec, sur les lèvres, le goût amer que laisse le souvenir nostalgique de sa présence trop longuement désirée. Une telle joie ne va pas sans une certaine *melancolia*, qui l'accompagne comme son ombre gardienne, le gardant contre l'oubli, surtout, où les malheurs de l'homme risquent, à chaque instant, d'être plongés, sous les plaisirs superficiels. La Joie broie du noir, parfois, mais c'est pour en faire cette poudre transparente d'une heureuse pensée, bonheur subit de l'expression où c'est la vérité, enfin, non plus le mal telle une bombe, qui éclate et saute aux yeux, éclabousse le monde.

L'Essai sur une pensée heureuse moule un grain si fin dans le langage et la pensée, il faudrait dire *dans la voix*, que le monde où il retombe, même obscur, même noir, apparaît enfin sous le jour, d'une clarté sans égale, des mots et des idées en quoi non seulement nous le pensons et en parlons, quotidiennement, mais l'aimons, aussi, y semant ce que nous avons de plus précieux : la parole amoureuse réduite à sa plus simple expression, que j'appellerais — en-deça des fruits tombés de l'essai, vers quoi elle tend, au-delà des fleurs coupées du roman, par quoi elle passe — le *grain du poème*, qui est tension même et passage vers cette inconnue de toute langue qui fait de chaque chose, non encore nommée, l'être aimé des mots les plus secrets en même temps que les plus purs.

Note

1. Misrahi, Robert, *Traité du bonheur I, Construction d'un château*, Paris, Seuil, 1981, et *Les actes de la joie; fonder, aimer, agir*, Paris, PUF, 1987.